

Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger pour lui plaire et frère, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un cœur de frère est fort :
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort ;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE. Oui, j'y cours cher Néarque ;

Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Barcine s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce souge le trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour lui n'aura que plus de charmes ;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;
Plus il aura mêlé de pleurs à son courroux,
Et plus de vous revoir le moment sera doux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE. Apaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Ah ! il revient.

NÉARQUE. Fuyez.

POLYEUCTE. Je ne puis.

NÉARQUE. Il le faut ;

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut.
Fuyez pour son bonheur en ce moment suprême,
Vous le perdrez du coup qui vous perdra vous-même.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.